

ÉDITORIAL

Par
HERVÉ LE TELLIER

Pénurie d'«O»

C'est une première : face à une sécheresse sans précédent en intensité et en durée, une capitale d'Amérique latine, nichée en altitude sur un haut plateau, va apprendre à se priver d'eau. Ce ne sera pas si simple. C'est une première aussi : des législateurs se penchent sur les nuages, manière étrange de parler puisqu'ils circulent au gré des vents au-dessus des têtes. Ils tentent de leur définir un espace juridique. Car c'est vrai, à qui appartiennent-ils ? Si un

Etat les «ensemence» – i.e. les fait crever – afin d'irriguer ses terres à blé, humidifier ses pâturages, *in fine* sauver ses paysans, que peut faire l'agriculteur de l'autre pays, celui qui vit au-delà du fleuve à sec ? Dans ce vide juridique, l'impunité du piller de nuages est garantie.

Sur ce brigandage du ciel, impensable il y a peu, un des auteurs de ce *Libé des écrivains* a préféré écrire une «fable» éclairante, à l'argument édifiant. *Dune*, le livre de Frank Herbert qu'a adapté récemment au cinéma Denis Villeneuve, parle d'une planète sans eau, d'une planète de sable et de tempêtes, sur laquelle chaque habitant tente de s'adapter. Sa survie est à ce prix. Sur la Terre, avec ses 8 milliards d'habitants, l'eau, plus précisément le manque d'eau, est enfin devenu un sujet d'inquiétude majeur. Le

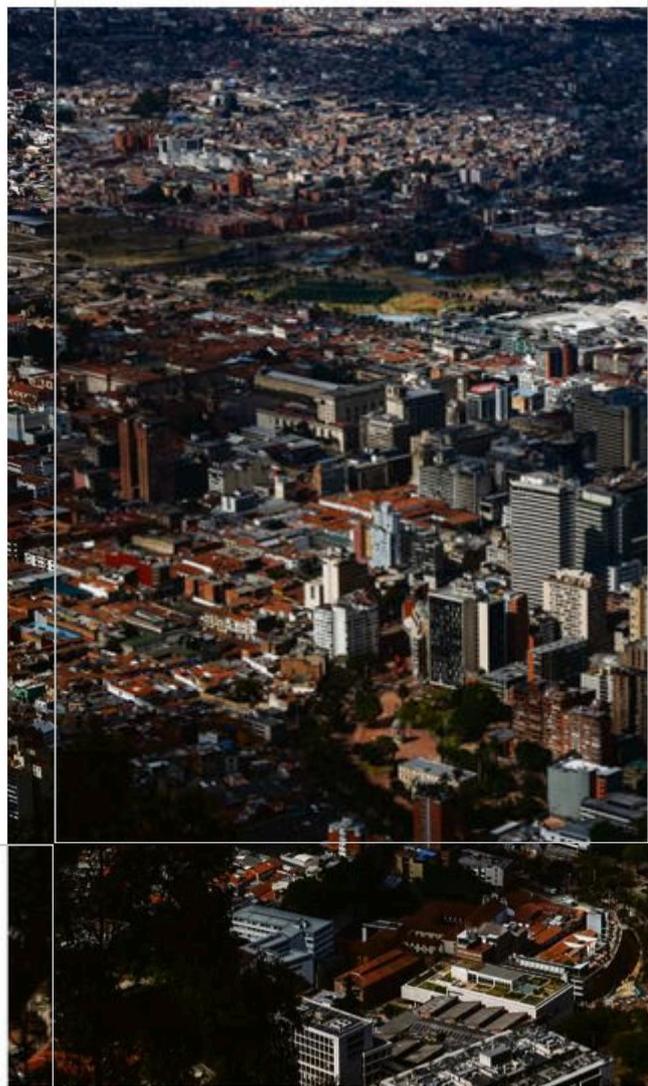
réchauffement climatique, en dépit de ceux qui, criminels devant le tribunal de l'avenir, persistent à le nier malgré l'évidence, a eu cet effet prévisible. S'il est la cause ici et là de pluies dévastatrices, ailleurs, il signifie pénurie, sécheresse, aridité : la jungle devient la savane, la savane le désert. Cette année se prépare à être la plus chaude de l'ère industrielle depuis qu'il existe des mesures – c'était déjà le cas de l'année dernière. Et l'inéluctable ruée vers l'eau sera la fauteuse de guerres à venir. Il faut le rappeler, quitte à s'excuser de la banalité : la température terrestre va s'élever de plus de 2°C de manière certaine d'ici quelques années, puisque ne pas agir, ne rien décider, ne jamais punir, semble la règle. L'eau. La langue peut s'en passer, certes au prix de savants zigzags alphabétiques. L'humanité, vraiment pas. ◆

Sécheresse

A Bogotá,

l'eau mourante

Arrivée quasiment au bout de ses réserves, la capitale colombienne a mis en place jeudi des mesures drastiques de restriction d'accès à l'eau pour ses 8 millions d'habitants. Une première pour une ville de cette taille, et un symbole fort.

Bogotá, le 1^{er} février. La capitale colombienne a été énormément affectéePar
COLOMBE BONCENNE
et **TIFFANY TAVERNIER**

Il faut imaginer une agglomération grouillante de plus de 8 millions d'habitants, perchée sur un plateau à plus de 2600 mètres d'altitude, totalement encerclée par les montagnes. Il faut imaginer partout alentour une forêt humide qui s'étend sur des dizaines de kilomètres. Il faut imaginer un climat tempéré (12°C en moyenne), un ciel entre brumes et grisailles, une humidité sans cesse palpable. A Bogotá, l'élément eau est partout présent. Bogotá, ville-cuve, ville-réservoir, ville-entonnoir, ce sont les mots qui nous viennent, à nous deux qui connaissons cette capitale. Pourtant, depuis jeudi, la municipalité a mis en place des mesures drastiques de restriction d'accès à l'eau. Et pour cause : les barrages de Chuzo et San Rafael, qui alimentent 70% de la ville, en sont respectivement à 16% et 19% de leur capacité de réserve. Des chiffres qui ne vous parlent pas ? En langage Hollywood, cela donnerait :

dans 54 jours, Bogotá est à sec. Vous avez soif ? Envie d'un verre d'eau du robinet ? Un peu chaud ? Besoin d'une douche ? Vous n'avez plus qu'à prendre un avion, paradoxalement le moyen le plus efficace de quitter la ville, victime d'embouteillages monstres et dépourvue de réseau ferroviaire.

RECORDS DE TEMPÉRATURE

En cause : un cocktail de mauvaise gestion de l'eau et de réchauffement climatique, auquel s'ajoute cette année le terrible El Niño. Ce phénomène climatique naturel, lié à un réchauffement de l'océan Pacifique équatorial et se produisant en moyenne tous les trois à sept ans, est revenu en force en 2023. Conséquence directe : en ce début d'année, la Colombie a connu des records de température et une sécheresse qui ont entraîné de terribles incendies de forêts. L'Amazonie souffre par ailleurs de la déforestation. Résultat : les «paramos», écosystèmes propres à la Cordillère des Andes, autrement appelés «rivières volantes», des grandes



par le phénomène climatique El Niño. PHOTO JUANCHO TORRES, ANADOLU. AFP

quantités de vapeurs qui alimentent les réservoirs, sont extrêmement fragilisées.

Aussi, pour parer à la catastrophe, décision a été prise de compartimenter la ville en neuf zones, qui se verront tous les dix jours, à tour de rôle, totalement privées d'eau potable pendant vingt-quatre heures. «*Les hôpitaux et les écoles ont des plans d'urgence et nous veillerons à ce qu'ils ne manquent pas d'eau*», a précisé Carlos Fernando Galán, maire de la ville. Face à l'urgence il n'a qu'un mot d'ordre: «*Unissons-nous*.» «*Il faut que toute la ville adhère à l'idée d'économiser l'eau, car la crise pourrait être grave*.» Toute la ville? Rappelons que ces mesures n'affecteront pas les propriétaires des pavillons et maisons individuelles dotées de réservoirs personnels. Dans une cité où les inégalités sociales sont paroxystiques, les riches s'en sortiront mieux. CQFD.

La durée de ces restrictions qui viennent de démarrer n'a pas été prédéfinie. Un contrôle du niveau des barrages aura lieu tous les quinze jours et déterminera si les

mesures doivent être maintenues, assouplies ou renforcées. En attendant, Carlos Fernando Galán appelle les Bogotanas à «*changer leurs habitudes*» et diminuer leur consommation d'eau, sachant qu'une famille utilise presque 7 000 litres d'eau par mois. Le maire a usé d'exemples concrets et pragmatiques: éteindre les robinets pendant le brossage de dents ou le rasage, faire moins de lessives, prendre une douche d'accord, mais si possible en couple (célibataires, c'est l'occasion!). Et si on ne sort pas de chez soi, à quoi bon se laver? Sur

**Vous avez soif?
Envie d'un verre
d'eau du robinet?
Un peu chaud?
Besoin d'une
douche? Vous
n'avez plus qu'à
prendre un avion.**

la Toile, comme il est d'usage dans cette ville qui a traversé de bien sombres périodes pendant plus de cinquante ans de conflit armé, l'humour vient en aide. On y trouve entre autres, une playlist spéciale «*douche restreinte*», composée de morceaux de quatre minutes, pas une de plus. Top chrono!

PLUS DE LA SCIENCE-FICTION

Mais par-delà le rire et la parade, Bogotá envoie au monde un signal très fort, qui a de quoi nous faire réfléchir. Une capitale sans eau, c'est une triste première et ce n'est plus de la science-fiction. Loin de nous l'idée que cela concernerait uniquement la Colombie. Tout est lié et nous faisons partie du même écosystème. Beaucoup de nations, notamment en Afrique subsaharienne, l'éprouvent déjà tragiquement. A l'heure où la Cour européenne des droits de l'homme vient de condamner la Suisse pour son «*inaction climatique*», revoyons nous aussi nos usages et chantons brièvement sous la douche. L'assèchement guette. ◆

«Beaucoup de villes ont déjà connu cette crise»

Alors que Bogotá, rationne l'eau potable depuis jeudi, le géographe David Blanchon rappelle que des solutions existent pour se préparer aux pénuries.

Face à la baisse alarmante de ses réserves hydriques, la ville colombienne de Bogotá rationne l'eau depuis jeudi. Cette mesure, exceptionnelle dans une capitale, n'est pourtant pas inédite. David Blanchon, auteur de *Géopolitique de l'eau* (éd. Le Cavalier bleu) et professeur de géographie à l'Université de Paris-Nanterre, rappelle l'aspect complexe et multifactoriel de cette situation liée au réchauffement climatique.

Cette situation de crise à Bogotá est-elle inédite?

Non, énormément de villes ont connu ce genre de crises par le passé. Notamment Athènes, à la fin des années 90, et plus récemment Barcelone ou Le Cap en 2018. Cette métropole d'Afrique du Sud redoutait l'effondrement de son système d'alimentation d'eau. La liste est longue de ces villes, souvent dans l'hémisphère Sud,

Angeles ou Phoenix l'ont fait depuis longtemps. Ensuite, mettre en place des systèmes de secours. Par exemple un rationnement progressif. Stade 1, on interdit certains usages, stade 2, on en interdit d'autres, etc. C'est déjà en place en France, où l'on travaille aussi à installer un système d'interconnexion, transporter l'eau d'un endroit à un autre par exemple. Ça coûte très cher mais c'est faisable. **D'autres pistes sont-elles explorées?**

Il y a une différence entre les villes en développement où le besoin d'infrastructure et d'assainissement est important et les villes du Nord où il s'agit plutôt d'adapter la cité au climat: éviter les îlots de chaleur, favoriser ce qu'on appelle les «villes éponges» où les espaces verts et la voirie permettent d'éviter les inondations et de récupérer l'eau...

La désalinisation d'eau de mer est-elle une solution?

Elle est à envisager au cas par cas. Le coût est très important mais il

y a des endroits où cela vaut la peine, les villes insulaires par exemple. Dans les pays du Golfe, cette technologie a été adoptée à grande échelle, notamment parce que l'énergie y est abondante. Mais le bilan carbone est très négatif. Au Cap,



DR. INTERVIEW

Comment s'explique une telle pénurie en Colombie?

Ces crises ont deux facteurs. Un climatique, qui est l'élément déclencheur, et un lié aux politiques menées. C'était le cas au Cap et sans doute à Bogotá. En général, on a affaire à une mauvaise anticipation, à quoi se rajoute une très forte inégalité entre une minorité qui consomme beaucoup d'eau et ceux, plus nombreux, qui n'y ont quasiment pas accès. Pour assurer un approvisionnement universel, il faut des investissements importants. Les questions économiques et sociales rendent le système d'acheminement d'eau très fragile.

Dans les villes du Nord, le problème est-il aussi aigu?

Il reste important. A Barcelone, où le système est moins inégalitaire, c'est le changement climatique qui prévaut. Le manque d'eau y a même provoqué des conflits.

Y a-t-il des solutions avant d'en arriver là, en France notamment?

Il y a des façons de s'y préparer. D'abord, essayer de réduire la consommation. Aux Etats-Unis, Los

le projet d'une usine de dessalement a été abandonné. Pour les plus pauvres, ce genre de solution profitait toujours aux plus riches.

En France, où les pénuries se multiplient dans les petites communes, une grande ville pourrait-elle être affectée par le manque d'eau?

Les récents rapports parlementaires sur l'eau et le changement climatique prévoient une aridification du sud de la France. Cette perspective n'est pas à exclure à moyen terme si rien n'est fait.

Peut-on rester optimiste?

Au début des années 2000, on pouvait l'être, il y avait un consensus basé sur la protection des écosystèmes et une gestion partagée. Mais l'impact du changement climatique a eu un double effet: il s'est aggravé et il y a eu un retour en arrière. On en est revenu à des solutions obsolètes ou à court terme, telles que les «mégabassines». Et il y a une pression politique qui favorise la rentabilité et les activités économiques plutôt que l'environnement. Néanmoins, le débat continue...

Recueilli par SOPHIE AVON